

Jean-Yves Cadoret

HÔTEL DANEMARK

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014

Le temps accompli n'est pas révolu. Il pèse.
Oh ! pourquoi l'espoir acharné ment-il encore
si tu ne portes sous d'autres fruits qu'ombres perdues !

André Frénaud, *Depuis toujours déjà*

HÔTEL DANEMARK

tu marches entre grilles et tôles
chevilles et lèvres
dans le sable noir d'une île arctique

la piste entre les cuisses mène
aux torrents glaciaires

ô Indus

le fleuve des femmes
charrie ton inquiétude
et tes étiages

et tu croches parfois
parmi les ruines

traicts noirs

inclinant alors vers le soir
où ta jeunesse en vain
s'illumine

voie d'eau

cri

mais les feux de détresse
sous la houle de tes pas

cèdent

et ta route s'écarte
de l'hôtel Danemark
où dorment tes rêves

VINGT-QUATRE ANS

Le réveil de l'Eyjafjell, sur Vestmannaeyjar, aux actualités télévisées. C'était il y a un siècle, à la fin de juillet soixante-six, l'année de mes dix-sept ans. J'étais sur le gaillard d'avant du *Konprins Olav*, abrité par le retour en acier de l'étrave, contre un des cabestans. Le couple de jeunes Allemands était rentré prendre un thé. Seul. Mes yeux pleuraient de froid.

*Vingt-quatre ans rappellent les larmes de mes yeux.
(Enterrez les morts de crainte de les voir s'ébranler vers la tombe dans les douleurs)*

écrit Dylan Thomas, grand frère de tristesse et d'espace.

C'est étrange comme à présent j'ai mal d'avoir été heureux. Qui saura jamais ce qu'une strophe de poésie peut coûter de solitude ?

[29 janvier 1973]

LÆR DANSK

J'imagine plus tard l'étonnement des chasseurs de têtes découvrant mon CV : « mais pourquoi diable le danois ? »

Apprendre la langue impossible d'un petit pays où tout le monde parle anglais ressemble en effet à un acte gratuit. Faudra-t-il leur avouer que je me suis aussi coltiné avec le breton, le portugais et le farsi ? Qu'avec le danois je paye une dette envers un amour ancien qui parlait couramment le français et aurait sans doute été heureuse que je lui dise « jeg elsker dig » sur l'oreiller ? Ou que mon collègue de bureau rue de la Loi fait de tels efforts pour aligner deux mots dans la langue de Molière que je lui dois bien quelque reconnaissance ?

Les choses sont plus simples. Lorsque j'ouvre le petit volume rouge et blanc d'Hildeman/Hedbäck et plonge dans les aventures quotidiennes d'Hr. Søndergård, qui peine à joindre les deux bouts dans sa petite ville de province (heureusement, il a une vieille tante très riche avec laquelle il est toujours très gentil), ou écoute mon professeur, la piquante Fru Lone Thorsen, évoquer avec un sourire rieur la tradition, pour le fastelavn, d'at slå katten af tønden (il y a aussi Hr. Andersen d'Århus, qui retrouve son ami Hr. Bruun à Copenhague et préfère aller au cinéma plutôt qu'au théâtre royal, où l'on joue pourtant la dernière pièce de Klaus Rifbjerg – et dans le journal qu'ils consultent des pub pour *La femme de sable*, en erotisk japansk historie, et *Kærlighedens sprog*, en rigtig sexfilm),



je pars dans le temps et l'espace très loin du ciel plombé de Bruxelles et des petits arrangements des fonctionnaires européens. Et éprouve à quel point ce petit pays sans paysage mais si chaud de ses hommes et de ses femmes, qui n'était au départ sur mes cartes qu'une porte ouverte sur le nord fantasmé : les Féroé, l'Islande, le Spitzberg... a fini par concentrer tout ce que je fus dans la lumière révolue des grandes espérances.

VENUS MED AEBLET



Photo *Politiken*, Petite Planète Danemark, Jean Bailhache (1957)

La casquette blanche de la bachelière a volé au-dessus de la statue équestre de Frederic V, puis Kongens Nytorv est retourné au calme des jours qui déjà raccourcissent. « Aujourd'hui, il ne reste que la fatigue des nuits blanches et les ronds noirs sur le sable, dernières traces des feux de la Saint-Jean... »

Kirsten embarque son vélo sur le ferry de Korsør, que des mouettes convoient sur le Grand Belt. Trois jours plus tard, elle plante sa tente à l'aplomb de Svenborg, dans le pays d'Elvira Madigan, où la mer est satinée comme une porcelaine de Copenhague, mais ne dit rien de la merveilleuse petite Vénus à la pomme de Kaj Nielsen, qui vient pourtant de recevoir le même hommage que Frederic V.

La voici à présent sous la pluie, condamnée à l'auto-stop. Deux jeunes routiers timides la déposent dans une pension de famille à Fanø, sur la côte ouest du Jutland. La plage y est blanche comme de la craie.

Au matin du dix juillet, le yacht royal *Dannebrog* pénètre dans le port. Une foule innombrable, présidée par le maire et ses conseillers, attend sur le quai. Des gosses, hauts comme deux pommes, ont apporté des fleurs au roi, à la reine et aux deux princesses.

Puis tout semble se précipiter : une chambre mansardée chez la grand-mère, avec un édredon rayé bleu et blanc (« on dirait un store de boutique française »), lourd comme un sac de farine ; *den gamle by* à Århus, au lendemain d'un concert dans le parc de l'université ; le lard fumé et le rødgrød de Tante Gerda pendant les travaux de la moisson, dont on fête la fin ce soir, samedi vingt-sept août.

Snaps et polkas.

« Fatigués de la danse, une vingtaine d'entre nous partirent, bras dessus bras dessous, par les chemins qui mènent au fjord. Il y avait énormément d'étoiles filantes, et les saules le long des chemins se détachaient en silhouettes contre le ciel. Nous entendions des clapotis de rames et, dans un coin, une lumière s'est allumée : quelqu'un pêchait des anguilles à la lanterne... »

Fin des vacances.

Tu as bien fait d'en profiter, Kirsten. L'été 1956 ne reviendra pas.

D'après Kirsten Lund Hansen, *Vacances danoises*
Sciences et voyages n° 132, décembre 1956

KYSTBÅD

Rien ni personne ne te détourna de ta route. Tu vis toutes les merveilles répertoriées par les syndicats d'initiative : la cigogne de Randers, l'église ronde de Thorsager et, pour finir, la maison natale d'Andersen à Odense. Il faisait beau, le stop marchait. A part un pédéraste qu'il fallut remettre à sa place et un hot-dog qui te ramona les intestins à Rønne (ça ne s'invente pas !), le voyage se déroula à la perfection. Tu en fus heureux.

Tu en es triste aujourd'hui. Il fallait accepter l'invitation des trois copains de Viborg, boire quelques bières de plus et courir le risque d'aimer et de souffrir, explorer le Limfjord et pousser jusqu'aux ports d'échouage du nord-ouest. A Vorupør, au bout du jour qui n'en finit pas, tu aurais vu les « bateaux de côte » creuser leurs sillons sur la plage comme des tortues de mer et tu aurais eu désormais ce mot inouï : *kystbåd*, pour dire ta jeunesse enfuie.

RETOUR AUX FEROE

C'était au cœur de l'été atlantique, intense et bleu, le ciel s'arquait sur des flots migrants.

Les Féroé étaient des îles perdues en pleine mer où régnaient des nuits lumineuses et où vivaient de froides filles moqueuses.

Aksel Sandemose, *Le clabauteur*

FLATEY
(sur une photographie de Patrick Chefson)

Dans la grande maison de bois qui sent l'encaustique et la pâtisserie, le pêcheur raconte les congères de neige de l'hiver dernier, qui coupèrent l'île du monde pendant de longs jours. Dehors, à l'avant-plan, son petit bateau aux couleurs vives est posé sur le miroir de la baie, d'où sourd la nuit blafarde de juillet. C'est là, sur la carte au millionième de l'Institut géographique de Copenhague, ce semis de points bleus au fond du Breiðafjörður, dans la pince du crabe Islande ouverte sur le Groenland.

Je n'ai pas trouvé le temps de pousser jusqu'à Flatey l'été soixante-six. Après avoir raté la rotation de mi-juillet du *Konprins Olav* et avoir travaillé jusqu'au quinze août à l'*Isbjörninn*, il ne me restait que deux petites semaines pour boucler mon tour d'Islande.

Mardi seize août. Film du dépeçage des baleines à Hvalfjord. A dix heures, une Jeep Chevrolet blanche me prend jusqu'à Glaumbær. Elle est conduite par un playboy fou du volant, d'histoire et de musique classique, qui travaille pour le compte du groupement des cinquante-deux coopératives agricoles d'Islande et est aussi fier de son pays qu'il est remonté contre les Allemands - on est fait pour s'entendre. Il m'offre casse-croûte et glace à midi... La pluie ne cesse de tomber. La brume s'épaissit dans la soirée. Blondùos. Des cols qui feraient frémir Babamontes et se souviennent de la lutte de Grettir et de Glàmr, le fantôme chevauteur de toits, des moutons toujours, et puis Viðimyri et sa chapelle décevante, la riche plaine de Sandarkrokur et la ferme-musée de Glaumbær. Je passerai la nuit dans une grange qu'on a bien voulu mettre à ma disposition...

La presque-île d'Isafjörður et Flatey sont à l'ouest et derrière, pour toujours.

Flatey, qui en pointe les lacunes, dit mieux que mon expéditif journal d'alors l'été de mes dix-sept ans, et ses points bleus sur la carte deviennent tout à coup le signe de ma jeunesse perdue. Si j'étais peintre, ils iraient secrètement sceller l'œuvre à venir, à la façon des marelles-serrures de Girard ou des taches vertes de Dilasser.

Quel poème naîtra des points bleus de Flatey ?



Trouvé dans les journaux ce matin deux images du froid qui encadrent ma jeunesse. L'Islande de mes dix-sept ans, où la fissure du Grímsvötn s'est rouverte sous le Vatnajökull, et le Spitzberg de mes vingt-cinq ans, zébré de neige sous un ciel bas, où tous les glaciers ressemblent au Glacier des Renards et tous les fjords à la Baie de la Recherche. Huit années immenses pour croire à mes rêves de pôles, d'amour et de mots, huit années qui me portent encore un peu, puisque ces deux images ne me font pas sourire.

MON CHEVAL S'EST PERDU

Il y a quarante ans, je prenais au *flugvöllur* de Höfn un petit avion à hélices de l'Icelandair pour rallier Reykjavik, en compagnie d'une équipe de géologues de Glasgow qui venaient de passer neuf semaines sur le Vatnajökull. La veille, j'avais longuement déambulé sur le port désert, dans une odeur forte de mer et de poisson, avant de rejoindre ma chambre à l'unique *Hótelid* du village : dessus de lit beige, la lampe de chevet allumée sur la nuit claire de l'été arctique. A quoi pouvais-je penser, dans mon exaltante solitude ?

Je reviens aujourd'hui de Sicile dans un Boeing 737 de l'Europe Airpost affrété par FRAM, plein de viticulteurs nantais en retraite. *Mon cheval s'est perdu* (Antonio Ramos Rosa), j'ai le visage défiguré, dévoré par les fourmis. *L'un des deux profils a perdu son regard.*

REYKJAVIK



Islande : Björk, les geysers, les nuits folles d'Austurstræti. Depuis quelques jours, les journaux nous servent une autre sauce. La crise financière a mis le pays à genoux. Banques nationalisées, couronne dévaluée, avoirs gelés, épargne en fumée... Le gouvernement appelle au secours Poutine et le FMI tandis que les rentiers d'hier achètent des montres Rolex à tour de bras. En fin de compte, l'Islande est peut-être plus proche de Chypre que de la péninsule scandinave : une île entre deux mondes. A l'aube des années soixante de l'autre siècle, alors que Chypre l'européenne ne blanchissait pas encore l'argent des mafia russes et turques, je me souviens avoir lu dans le magazine télé familial, sous la plume de Michel Perrin, que les pêcheurs d'Islande mettaient de l'essence russe dans leurs voitures américaines : « l'Islande est le porte-avion fixe et insubmersible de l'OTAN, mais la Russie achète la plus grande partie du poisson islandais ; la gigantesque base américaine de Keflavik contrôle tout l'Atlantique nord et une partie du cercle polaire, mais le gouvernement islandais compte deux ministres communistes... »

Pour illustrer les articles, la même sempiternelle photo de Reykjavik nous est resservie, que je retrouve dans les dépliants touristiques de 1966 et un article du magazine des *Echos* en 1990 : une vue plongeante sur la ville et le port, prise depuis la colline de Skólavördu, sous le regard de Leif Eriksson (c'est-à-dire probablement du clocher de l'église Hallgrím, qui ressemble plus à une navette spatiale qu'à une cathédrale et que les Islandais, en bons luthériens, ont dédiée non pas à un saint, mais à leur poète national, le révérent Hallgrímur Petursson – un peu comme si Notre-Dame de Paris avait été rebaptisée Victor Hugo).

Premier réflexe, pointer les transformations de la ville. Au premier plan, la Njardargata s'est arrondie, l'immeuble de droite s'est dédoublé ; en face, les entrepôts désaffectés ont fait place à un collectif d'habitations. Le port s'est couvert de criées et un quartier de tours blanches a surgi à l'ouest, sur le front de mer. Au fond à gauche, impossible de repérer la petite tour crénelée de l'office du tourisme, le « Gimli building », qui fut mon principal repère lorsque je débarquai dans la capitale.

On comprend vite que l'important n'est pas ce qui a changé, mais ce qui fait qu'on reconnaît la ville au premier coup d'œil, malgré les griffures du temps, et que ce n'est pas affaire de détail. Une toiture ou un trottoir ne dessinent pas plus le visage d'une ville qu'un cil celui d'une femme, ni même les monuments – la Tour Eiffel ne dit pas Paris, et il n'y a aucun monument sur la photo de *Ouest France* que j'ai devant les yeux.

Tristesse est le mot qui me vient spontanément à l'esprit. Dans mon souvenir, Reykjavik est restée une ville triste comme un dimanche – celui de mon arrivée (dimanche 31 juillet 1966 : « Reykjavik, déroutante et décevante, est désespérément vide ; son port, pas pittoresque pour un brin, semble à l'étroit ; ville de poussière et de tôle... ») - plate, utilitaire, avec de larges rues au carré, une ville sans paysage, qui tourne le dos à la mer. En écrivant cela, je pense aux livres d'Arnaldur Indridasson, où la nature est réduite à sa plus simple expression : glaise et pluie. Une tristesse calme, quotidienne, d'autant plus accablante qu'elle n'est pas romanesque (on n'a pas ici la sensation d'une ville rude, comme à Hammerfest ou Punta Arenas, où pouvoir s'inventer un destin). On comprend mieux dès lors que ses enfants, aux heures convenues du samedi soir, se réfugient dans les paradis artificiels.

Mais au final je me demande si, plutôt que triste, ce n'est pas *distante* qui convient, à la façon de cette photo qui embrasse la ville *de loin*. Reykjavik garde ses distances, comme ces membres du Lions tout juste polis qui m'offraient un cacao sur le pouce pour se débarrasser du jeune Frenchie désesparé, si différents des chaleureux Diderichsen de Copenhague, ou les belles filles de l'Isbjörninn qui, à la pause, soutenaient mon regard avec un sourire moqueur jusqu'à me faire détourner les yeux.

MADemoiselle REYKJAVIK

Lorsque nous fûmes en vue de l'île Hopen, quelques anciens sur la passerelle s'amuserent gentiment de ma fébrilité : Jan Mayen, que la Thalassa avait doublé dans une précédente mission en Islande, c'était autre chose. C'est vrai que les 365 m d'â-pic du Cap Thor, au sud, que nous frôlâmes à toucher dans un essaim d'oiseaux de mer, auraient sans doute fait pâle figure à côté des 2 277 m du volcan Beerenberg. Mais peu m'importait : Hopen, l'île *Espérance* des cartes marines du bord, réalisait presque, en le ravivant, mon vieux rêve de Jan Mayen.

Cet épisode m'est revenu à la lecture, dans un *Sciences & Voyages* du début des années cinquante, d'un reportage sur les conditions de vie à la station météorologique de Jan Mayen. L'auteur, qui avait été correspondant de guerre de l'Allemagne dans la Norvège de Quisling, y sacrifiait, non sans motif, au mythe des surhommes – Olonkinbyen, desservie par huit rotations annuelles de Bodø depuis 1960, date d'ouverture de « l'aéroport Jayne Mansfield » (Jan Mayensfied !), abrite aujourd'hui en permanence une vingtaine de météorologues, qui se relaient tous les six mois. Ils n'étaient que trois en 1952, prisonniers à l'année de « l'île du diable », située sur le passage des cyclones de l'Atlantique Nord, à la croisée du courant froid du Groenland oriental et de la dérive nord atlantique du Gulf Stream, à la merci du vent catabatique et des terribles « tourbillons de Karman », dans quelques baraquements haubanés avec des filins d'acier : « en entrant dans la cabane, nous sommes frappés par une odeur de cuir et de goudron qui annonce un ménage d'hommes seuls »...

Pour tenir dans la nuit arctique, ils ont le *pyjotter*, les cigarettes et la voix de la radio maritime de Reykjavik : « Cette voix semble venir d'un autre monde. Elle s'accompagne sans qu'on le veuille de la représentation que l'on se fait de la personne qui parle. En l'occurrence, il s'agit d'une jolie voix de femme. Les yeux de nos solitaires s'éclairent...

- Voilà Mademoiselle Reykjavik ! dit l'un, comme pour s'excuser de s'être laissé un instant à rêver... »

Mademoiselle Reykjavik - comme les voix danoises que Michel, le radio de la Thalassa, me faisait écouter sur København radio, ô sirènes de ma jeunesse !

SISU (Epilogue)



Ma mère gardait tout : lettres et cartes de vœux, factures de restaurant, articles de journaux... Mon père, avec la négligence qu'il appelait « devoir de mémoire », n'a rien jeté. Si bien qu'aujourd'hui je me retrouve à devoir enterrer ma mère une seconde fois. Après le cimetière, la déchèterie. Ce travail de deuil m'attriste un peu et m'émeut parfois (par exemple lorsque je retrouve la carte postale d'un lieu où je sais qu'elle fut heureuse), mais ce serait l'enfer si les morts sur terre ne laissaient pas place nette aux vivants.

Et puis il y a la joie de tomber sur des pépites, comme ce reportage des années cinquante (dans *Femmes d'aujourd'hui* ou *Heures claires?*) au « pays des longues nuits », la Finlande, qui s'ouvre sur une photo pleine page du port d'Helsinki sous la neige. L'auteur, Max Clos, y chante les miracles de la modernité, comme cette « Caravelle [qui] relie Paris à Helsinki en cinq heures », qui pourtant n'a rien changé au caractère de la race finnoise, façonné par la dureté du climat : « la vertu nationale la plus appréciée, c'est *sisu* ; être *sisu*, cela veut dire regarder les choses en face, accepter son destin d'homme, savoir que le pire qui puisse vous arriver c'est mourir. »

Prenons-en de la graine. Soyons *sisu* et mettons fin à l'acharnement thérapeutique qu'est devenu cet *Hôtel Danemark*. Rêver sur des images-sésame ne sauvera pas ma jeunesse comateuse – n'en sauvera pas même le suc, tant il est vrai que « le journal-cathédrale oblitère la poésie-dieu », comme je l'écrivais déjà en 1977, presque au seuil de ces feuilles. *Spring ud og red livet*, vieil homme !

REPERES

HÔTEL DANEMARK

octobre 1995

Il neige à Rennes...

février 1969

VINGT-QUATRE ANS

janvier 1973

Certaine pluie lumineuse...

juin 1973

ELVIRA MADIGAN

mai 1974

STATION ATOMIQUE

mai 1975

Je marche dans Bruxelles...

septembre 1976

LÆR DANSK

octobre 1976

Ma chemise « Scandinavie »...

février 1977

SPRING UD, OG RED LIVET !

mars 1977

DES FORCES OBSCURES

juillet 1982

Lutter est vain...

octobre 1983

DE MAGNIFIQUES PRAIRIES DE PIERRES

septembre 1986

LUMIERES DU NORD

mai 1987

LA TOUR DU BOUT DU MONDE

novembre 1987

VENUS MED ÆBLET

janvier 1988

NORRLAND, PUIS TROMS

décembre 1989

QUARANTE-DEUX ANS

janvier 1991

KYSTBÅD

mai 1992

MENNESKE MØDES OG SOD MUSIK OPSTÅR I HJERTET

février 1993

L'art des icônes...

juin 1993

DES FJORDS AUX TULIPES

octobre 1994

SOIXANTE-QUINZE TONNES D'HOPLOSTETE

février 1995

RETOUR AUX FEROE

décembre 1995

BACS

février 1997

FLATEY

octobre 1997

INGALO

mars 1998

Trouvé dans les journaux...

décembre 1998

COMME UNE TOUR D'ECHIQUIER

juin 2006

MON CHEVAL S'EST PERDU

juin 2006

LES ROMANS DE MA VIE ERRANTE

septembre 2006

REYKJAVIK

octobre 2008

Longtemps après...

janvier 2009

ILULISSAT

décembre 2009

MADemoiselle REYKJAVIK

novembre 2010

SILLANPÄÄ SHIPPING

juin 2011

SISU (épilogue)

novembre 2011